

**CRITIQUE, opéra. BERGAME,
Teatro Donizetti (les 14, 23
et 28 novembre 2024).
DONIZETTI : Roberto Devereux.
J. Osborn, J. Pratt, R.
Luppinacci, S. Piazzola...
Riccardo Frizza / Stephen
Langridge**

C'est avec une production de *Roberto Devereux*, l'un des ouvrages qui compose la "*Trilogie Tudor*", que le Donizetti Opera Festival de Bergame a inauguré sa Dixième édition, dans une nouvelle mise en scène que Francesco Micheli, le directeur de la manifestation lombarde, a confié à son "collègue" Stephen Langridge, actuel directeur artistique du prestigieux Festival de Glyndebourne. Et le choix de la direction artistique s'est porté sur la version originale de la création napolitaine de 1837, une mouture qui fait l'impasse sur l'habituelle *Ouverture*, que Gaetano Donizetti ajoutera cependant l'année suivante, en 1838, pour le Théâtre des Italiens à Paris.

Le principal artisan de la réussite de la soirée (en

coproduction avec le Teatro Sociale de Rovigo) est incontestablement le chef italien **Riccardo Frizza**, auteur d'un authentique tour de force, en imposant une lecture d'une virtuosité époustouflante, tour à tour ample et soucieuse du détail, expansive et intimiste, à la tête d'un **Orchestre Donizetti Opera** qui brille de 1000 feux. Sa marque se retrouve également dans l'impeccable préparation des solistes, les meilleures que l'on puisse trouver aujourd'hui dans ce répertoire.

A commencer par **Jessica Pratt** (Elisabetta) de bout en bout fascinante, au chant impeccablement contrôlé et à la présence vocale et dramatique plus féminine que ce qu'on a l'habitude de voir et d'entendre dans ce rôle, trop souvent transformé en dragon. Ses incroyables notes aiguës filées et autres *pianissimi* la rendent profondément humaine et totalement bouleversante ! A ses côtés, le ténor américain **John Osborn** a fière allure dans le rôle de son amant, le Comte d'Essex, avec sa voix de ténor lyrique de tout premier ordre, son chant constamment séduisant, possédant toute l'étoffe et le métal nécessaires pour traduire la dimension pré-verdienne de la grande scène de la prison, à l'acte III. Il ne brille pas moins dans son duo avec Sara (un des sommets de la soirée !), incarnée ici par la fabuleuse mezzo italienne **Raffaella Lupinacci** (applaudie l'an passé dans le même rôle [dans la Trilogie Tudor donnée à La Monnaie de Bruxelles](#) sous forme de "*pasticcio*"), aussi ardente vocalement que physiquement stupéfiante, et qui remporte un triomphe personnel mérité aux saluts. Las, l'excellent baryton italien **Simone Piazzola**, est en méforme ce soir (le fait de se pincer continuellement le donner et de mettre sa main devant son oreille gauche sont des signes qui ne trompent pas...), et il n'a malheureusement pu faire étalage de ses pourtant magnifiques et impressionnants moyens. Enfin, le ténor bien projeté de **David Astorga** (Cecil) et le beau timbre du baryton-basse lithuanien **Ignas Melnikas**

(Gualtiero) ajoutent au bonheur distillé par la soirée.

Selon ses notes d'intention, le metteur en scène britannique signé une "*mise en scène contemporaine dans un monde élisabéthain fantasmé*". **Stephen Langridge** y parvient avec beaucoup de goût, même si celui-ci est volontiers macabre, avec la morte qui règne de toute part, à travers un squelette fantomatique, actionné par deux marionnettistes, qui suit la Reine dans ses pas, mais également ce crâne qui trône sur une grande table placée à jardin, aux côtés de divers autres objets symboliques qui rappellent les Natures Mortes du XVII^e siècle hollandais.



Des écrits du rôle éponyme, Robert Devereux (1565-1601), écrivain et poète à ses heures, sont projetés par moments sur les surfaces noires qui constitue l'essentiel de la

scénographie lugubre imaginée par **Katie Davenport** (qui signe aussi les costumes, dont la robe d'Elisabetta qui reprend, en motif, le même crâne que celui posé sur la table). Unique autre élément de décor, le lit rouge vif de Sara suspendu à mi-hauteur, pendant le deuxième acte, ainsi que le trône d'Elisabetta, de la même couleur. Enfin, il faut saluer les superbes éclairages dramatiques de **Peter Mumford**, qui tiennent une place primordiale, notamment dans la scène conclusive, avec des projecteurs qui descendent des cintres pour se placer au niveau du sol, inondant la salle de leur lumière aveuglante.

C'est un triomphe qui est fait à l'ensemble de l'équipe artistique de la part d'un public survolté, et le **Donizetti Opera Festival** ne pouvait débiter sous de meilleurs augures !...

CRITIQUE, opéra. BERGAME, Teatro Donizetti (les 15, 23 et 28 novembre 2024). DONIZETTI : Roberto Devereux. J. Osborn, J. Pratt, R. Luppinacci, S. Piazzola... Riccardo Frizza / Stephen Langridge. Toutes les photos © Gianfranco Rota

AUDIO : Jessica Pratt chante l'air « *Vivi ingrato* » dans *Roberto Devereux* au Festival Donizetti de Bergame 2024

**CRITIQUE, concerts. Festival
BEETHOVEN. ANGERS (Grand-
Théâtre) / NANTES (Théâtre
Graslin), les 5 et 6 novembre
2024. Veronika EBERLE
(violon), François DUMONT
(piano), Orchestre National
des Pays de la Loire, Sascha
GOETZEL (direction)**

L'ONPL (Orchestre National des Pays de la Loire) vient de créer l'événement en organisant, sur trois soirées, simultanément à Angers et à Nantes, un Festival BEETHOVEN ! Ce sont ainsi parmi les plus grands chefs-d'œuvres du Maître de Bonn que les auditeurs de l'ONPL ont pu entendre, avec une mise en bouche chambriste qui réunissait, le 5/11 à Nantes, son *Septuor op. 20* et son *Quintette op. 16* (par des musiciens de l'Orchestre National des Pays de la Loire, issus de la "phalange nantaise"). Au même moment, à Angers, résonnait son superbe *Concerto pour violon op. 61*, dévolu à l'allemande Veronika Eberle, sous la direction du directeur musical de l'ONPL, le chef autrichien Sascha Goetzl, qui donnait ensuite toute son

ampleur à la célèbre *Symphonie N°3* dite “Héroïque”. Ce dernier s’est exprimé au sujet du festival angevo-nantais, saluant « *un événement culturel significatif qui rassemble les gens grâce au langage universel de la musique. Nous croyons que de telles expériences artistiques partagées sont essentielles, surtout dans le monde en constante évolution, car elles nous rappellent notre humanité commune et le pouvoir durable de l’art.* » Une bien belle profession de foi !



A Angers, c’est bien évidemment la « phalange angevine » qui est en fosse (rappelons aux lecteurs que l’ONPL se divise en deux formations orchestrales bien distinctes, l’une basée à Angers et l’autre à Nantes...), et le public a répondu en masse à l’invitation de Guillaume Lamas, pour assister à ce mini-festival Beethoven (il y en a un très important qui se tient dans sa ville natale de Bonn, chaque année durant tout le mois de septembre). Et c’est la violoniste allemande **Veronika**

Eberle qui ouvre le bal (en claudiquant vers le devant du plateau, sans que l'on nous ait expliqué ce qui lui était arrivé ?...) avec l'unique *Concerto* dédié par Beethoven à son instrument. On est séduit immédiatement par la profondeur des trilles, la finesse des attaques, la précision des accords, la dynamique d'un discours qui, loin d'être seulement musical, se voit partagé entre l'ardeur et la noblesse de ton, s'imprégnant d'une poésie et d'une sensibilité qui émanent généreusement et naturellement de cette émouvante instrumentiste. L'orchestre lui emboîte le pas avec de superbes sonorités, et l'on louera notamment l'étendue dynamique et la transparence des textures que Goetzel sait en obtenir.

Dans la célèbre *Symphonie N°3* qui suit, juste après l'entracte, c'est bien avec une autre forme d'héroïsme que nous avons rendez-vous ! Là encore, à la tête de sa phalange (angevine), **Sascha Goetzel** enthousiasme par une direction de haute tenue et d'une précision exemplaire. Si la lecture du premier mouvement s'avère particulièrement tranchante et dynamique, elle sait respirer ensuite dans une « *Marcia funebre* » empreinte de gravité. Après un *Scherzo* transparent – l'effectif allégé favorise il est vrai une grande clarté dans le discours –, le chef autrichien souligne à nouveau le caractère conquérant et révolutionnaire de la partition, dans un *Finale* qui révèle une profondeur étonnante et une parfaite maîtrise des plans sonores.



Le lendemain, c'est au **Théâtre Graslin de Nantes** que nous poursuivons notre périple beethovéno-ligérien, en présence cette fois du pianiste français **François Dumont** (que l'on ne présente plus...), pour une exécution du *Concerto N°4 pour piano*. Nous retrouvons bien sûr **Sascha Goetzl**, placé cette fois à la tête de la phalange « nantaise » de l'ONPL. Nous écoutons avec délices le jeu toujours nuancé et personnel du pianiste, en particulier dans un second mouvement, idéalement profond et interrogatif, miroir de ce vertige des abîmes que Liszt a évoqué à son heure, dévoilant un Beethoven d'une grande gravité... qu'il renouvelle dans le bis offert au public, le mouvement lent d'une des nombreuses *Sonates* du grand Ludwig...

Place ensuite à la célèbre *Symphonie N°7* du même compositeur, cette symphonie dionysiaque qui voulait, selon son auteur, « rendre l'humanité spirituellement ivre ». Après la composition de la *Sixième Symphonie* (1808), Beethoven se laisse quatre années d'un répit tout relatif : s'il attend ce délai pour se remettre à la composition de la *Septième* (dès

1810), le compositeur compose, entre temps, le *concerto pour piano* « *L'Empereur* », la *sonate* « *les Adieux* », les musiques de scène pour « *Egmont* » et les « *Ruines d'Athènes* ». La *Septième* est achevée en mai 1812, et créée le 8 décembre 1813, à l'université de Vienne, sous la direction de l'auteur. C'est à bras le corps que Goetzel empoigne ce monument symphonique, tandis que la vitalité oxygénée de l'ONPL rend justice à l'énergie et au souffle de l'ouvrage, tout comme la veille à Angers. Comme à son habitude, la baguette de l'autrichien se montre aussi affûtée que mordante, lyrique et tendre, et tous les pupitres s'engagent avec une belle ardeur, qui parviennent à communiquer leur enthousiasme à un public chauffé à blanc qui se répand en interminables *bravi*... éminemment mérités !

CRITIQUE, concerts. ANGERS (Grand-Théâtre) / NANTES (Théâtre Graslin), les 5 et 6 novembre 2024. Festival BEETHOVEN. Veronika EBERLE (violon), François DUMONT (piano), Orchestre National des Pays de la Loire, Sascha GOETZEL (direction). Toutes les photos (c) Emmanuel Andrieu

VIDEO : Sascha Goetzel présente (en anglais) le Festival Beethoven par l'ONPL à Angers et Nantes

**CRITIQUE, concert. PARIS,
Salle Colonne, le 7 oct 2024.
Centenaire du Surréalisme
(Festival INVENTIO 2024),
« Double-fil » (création),
Scriabine (Sonate n°2),
Liszt, Ravel,... Léo Marillier,
violon / Orlando Bass,
piano. □ □**

C'est un somptueux programme, autour du centenaire du Manifeste du surréalisme qu'offre le violoniste Léo Marillier, en complicité avec le pianiste Orlando Bass.

Le concert Salle Colonne est aussi la clôture du Festival INVENTIO 2024, un événement francilien fondé par le dynamique violoniste d'autant plus incontournable, qu'il ne cesse de surprendre par la pertinence et l'originalité des programmes proposés. En ouverture, d'abord de splendides

acrobaties : le *Faust* de Gounod, revisité par Wieniawski et Ravel, dont le goût virtuose et subtil permet de mettre au grand jour des facettes touchantes de thèmes céléberrimes à travers les gestes musicaux que sont les paraphrases et transcriptions, grande spécialité des deux instrumentistes.

Inventeur et virtuose, **Franz Liszt préfigure le cubisme**, par son goût pour les contrastes indomptés et un aspect machiniste immuable dans ces trois pièces. Le compositeur explore les possibilités d'une musique brutale, brute, sombre, où le geste de l'interprète virtuose, d'impressionnant, se fait troublant : le duo joue trois saynètes ainsi arrangées ; en son coeur, un pari musical, une « galipette » puisqu'il s'agit d'une création commune à Orlando Bass et Léo Marillier, commande de l'édition 2024 du Festival INVENTIO (fondé par Léo M) : « **Double-fil** », composée à quatre mains, par le biais d'un système où l'un finit les gestes musicaux suggérés par l'autre, comme un aller-retour qui n'est pas sans rappeler le travail à contrainte de l'OuLiPo. Gestes tout autant puisque la musique explore l'idée même du jouer-ensemble, langage autant corporel que musical unissant des musiciens. D'où le titre de « Double-fil », le fil étant celui d'un funambule. Cette création est entièrement dédiée à cet exercice, ludique mais terriblement exigeant : tisser des liens entre les œuvres, produire un fil continu comme le chant recomposé d'une unité qui se dévoile dans le jaillissement du concert, à travers et cette fois à une échelle à la fois micro (matériau musical) et macro (une pièce de 10 minutes). Pour les deux interprètes démiurges, le défi de la pièce : construire à tâtons, avec courage et sentir monter la confiance et le

respect dans un univers imaginaire partagé... Sur la forme, le geste commun formule une proposition d'objet-récital évolutif, nouveau... Quoi de plus surréaliste ?... et de plus convaincant ?

Pour finir, **la seconde Sonate de Busoni**, elle-même futuriste, et jouée dans son intégrité originelle est un pont géant entre piano et violon ; elle affirme son imaginaire foudroyant, sublime et subtile Sonate en mi mineur d'un compositeur toujours trop peu joué. Sur le thème « arrangements et création », les deux musiciens font entendre jusqu'où des œuvres musicales appartenant à un patrimoine connu peuvent être explorées, reprises, arrangées pour « subvenir » à la nécessité de l'imagination contemporaine, en quelque sorte. Ils s'emparent avec une acuité complice et très convaincante de la célèbre « Faust Fantaisie » de **Wieniawski** ; y tracent ce qui pourrait être une fantaisie musicale d'aujourd'hui, avec ses croisements, ses ellipses, ses changements de ton. Y sont intégrés Ravel, Edmond Dédé, Liszt, pour faire surgir un objet musical et spirituel final, plus... halluciné, surréaliste en définitive ! Superbe engagement interprétatif.

Leurs transcriptions commises tout autant sur trois œuvres de **Liszt** empruntent la voie du cadavre exquis pour permettre aux deux imaginaires de cohabiter et se déployer dans les œuvres-sources. Le concert permet ainsi une expérience où « l'individualité du compositeur et de l'interprète



se dissolvent dans l'œuvre » ; conjonction vivante où la musique parle autrement, avec une autorité issue d'une sorte

d'inconscient collectif. Impulsif et à moitié improvisé, ce format semble être propice pour tenter de conquérir ce qui flotte dans l'air... du concert. Le spectateur abreuvé, et même enivré, est conquis.

Derrière chaque pièce, un train peut en cacher un autre, une musique peut en révéler une autre. Comme des Poupées russes, étrangement musicales. Ces réactions en chaîne active dans ce programme un jeu de cache-cache qui s'autorise des passerelles et met à jour des liens surprenants entre répertoires, entre instruments. Magistrale implication des deux instrumentistes.

CRITIQUE, concert. PARIS, Salle Colonne, le 7 oct 2024. Centenaire du Suréalisme (Festival INVENTIO 2024), « Double-fil » (création), Scriabine (Sonate n°2), Liszt, Ravel,... Léo Marillier, violon / Orlando Bass, piano.

LIRE aussi notre présentation annonce du concert « Double-Fil », création ... Léo Marillier / Orlando Bass. PARIS, le 2 oct 2024 -/ Concert de clôture du FESTIVAL INVENTIO 2024 : <https://www.classiquenews.com/festival-inventio-paris-salle-colonne-le-7-oct-2024/>

**CRITIQUE, festival. 4ème
Festival International de
Musique de BRAGANCE
(Portugal), Théâtre municipal
de Bragance, le 12 octobre
2024. VIVALDI : Concertos et
Ouvertures. I Solisti Veneti
/
Giuliano CARELLA
(direction).**

Après [le succès rencontré par son concert d'ouverture](#) (le 1er octobre dernier), dans cette même salle du Théâtre Municipal de Bragance, la 4ème édition du Festival International de Musique de Bragance (*Bragança ClassicFest*) s'est achevée (le 12 octobre) par un autre retentissant triomphe – et c'est une salle archi-remplie qui s'est levée comme un seul homme à l'issue du concert donné par les fameux "*I Solisti Veneti*", pour une soirée entièrement consacrée au "*Prete rosso*", alias Antonio Vivaldi !



Crédit photographique © Andreia Carvalho

Fondée en 1959 par Claudio Scimone (décédé en 2019), la phalange vénitienne a été reprise par le chef véronais **Giuliano Carella**, qui est bien sûr à leur tête ce soir, avec les fidèles **Luciano Dugani** comme violon solo et **Giuseppe Barrutti** comme violoncelliste solo (ils auront droit chacun à un concerto dédié à leur instrument dans la vaste littérature vivaldienne pour violon et violoncelle...).

Le concert débute cependant par un Concerto rassemblant tout l'orchestre (pour cordes sans solistes..), le fameux "*Alla rustica*" (RV 151), nommé ainsi en raison de son côté quelque peu "râpeux" et "terrien", dans lequel la phalange vénitienne montre toute l'étendue de sa profondeur et virtuosité. Deux qualités que l'on peut aisément goûter également dans les deux Ouvertures d'opéra qui sont interprétées ce soir, celle de "*L'Olimpiade*" et de "*Arsilda, Regina di Ponto*", qui ravissent par leur entrain ou la générosité de ses sons, mais également

une profonde musicalité due à la sensibilité à fleur de peau que l'on connaît de la part de *Maestro Carella*.

Les deux solistes ont de leur côté l'occasion de briller ou d'émouvoir dans les deux concertos qui leur sont dévolus, le RV 419 pour le violoncelliste et le RV 208 – dit "*Grosso Mogul*" – pour le violoniste ; un surnom qui reste encore un peu mystérieux même s'il semble qu'on l'ait ainsi désigné pour rendre hommage à sa brillance, pareille à celle du diamant "*Il Grosso Mogul*", découvert au XVII^e siècle et qui pesait, paraît-il, 280 carats (et dont le grand J.S Bach n'oubliera pas d'en faire une somptueuse transcription pour l'orgue : le *Concerto BWV 594*) ! Il y a quelque chose de magique dans cette œuvre où le soliste (**Luciano Dugani**) doit se montrer héroïque, en affrontant mille et une difficultés d'exécution au service d'une complète liberté et d'une fantaisie complètement assumée. Le mouvement central en forme de récitatif nous porte loin dans des tonalités éloignées et des élans proches de la musique tzigane. Le long *finale* n'en finit pas d'offrir des multitudes de guirlandes printanières et crépitantes. Quant à son collègue **Giuseppe Barrutti**, au violoncelle, il rend bien les contrastes du concerto qui lui est dévolu, c'est-à-dire éblouissant dans les passages virtuoses dont il semble se jouer, mais aussi capable d'une grande retenue dans les passages plus lents ou expressifs. Il a un vrai sens de la danse, si important dans les ouvrages de Vivaldi, et du dialogue avec l'ensemble musical. On a souvent l'impression que la musique sort de lui pour passer directement dans son instrument, et cela séduit grandement le public lusitanien qui manifeste, comme nous l'avons déjà écrit, avec beaucoup de ferveur son enthousiasme... récompensé par 3 *bis* : La *Fugue en Ré mineur* de Corelli, un autre mouvement des multiples concertos de Vivaldi, et enfin une superbe *Fugue* due à la plume du très vénitien Tomaso Albinoni !

CRITIQUE, festival. 4ème Festival International de Musique de BRAGANCE, Théâtre municipal, le 12 octobre 2024. VIVALDI : Concertos et Ouvertures. I Solisti Veneti / Giuliano CARELLA (direction). Photos © Andreia Carvalho

VIDEO : Giuliano Carella dirige « I Solisti Veniti » (en concert à Padoue)

CRITIQUE, festival. Festival (d'automne) de Glyndebourne, Glyndebourne Opera House, le 12 octobre 2024. ROSSINI : Il Turco in Italia. I. Demenkova, R. Ramgobin, A. Gomez, M. Mofidian...Mariame Clément / Olivia Clarke.

Pour la première fois était reprise – au Festival

(d'automne) de Glyndebourne -, la production d' "*Il Turco in Italia*" de Gioacchino Rossini, imaginée par la metteuse en scène française Mariame Clément pour le festival anglais en 2001. Une production vraiment divertissante et très amusante. Le propos de la comédie repose ici sur un écrivain contemporain, Prosdocimo, en panne d'inspiration et qui feuillette un magazine de voyage, et qui se met à créer toutes sortes de personnages et de situations à partir de celui-ci. Installé à son bureau, il écrit, tandis que les mots apparaissent derrière lui sur un immense tableau. Au fur et à mesure qu'il apporte des modifications, celles-ci se reflètent sur le tableau. Mais sa partenaire Fiorilla intervient également, apportant des changements qui semblent provenir d'une perspective féminine plutôt que masculine. Avec ingéniosité, les personnages, les décors et les accessoires se transforment au fur et à mesure de ces ajustements. Le rôle de Prosdocimo est interprété avec beaucoup d'humour et une certaine naïveté par le baryton britannique Ross Ramgobin, en pleine ascension.



Crédit photographique © Tristram Kenton

Dès l'ouverture, cette idée est introduite lors d'une séance de dédicaces par l'auteur. Il est accompagné d'une petite amie séductrice et en quête d'attention (en fait Zaïda), qu'il abandonne au profit d'une assistante plus raisonnable. Lorsque le rideau se lève, l'auteur est à son bureau et l'assistante devient sa compagne, celle qui modifiera constamment l'histoire. La première moitié de la production se déroule dans le bureau de l'auteur, où les personnages apparaissent au fur et à mesure qu'il écrit son roman. Cela signifie également que la scénographie (comme des roulottes de gitans, une pièce du 19^e siècle, puis une station-service du 21^e siècle) apparaissent sur scène depuis les coulisses sur un tapis roulant, puis disparaissent de l'autre côté. Les personnages doivent aussi constamment se métamorphoser en fonction des changements dans le roman. Ainsi, le Turc passe d'un costume

traditionnel à un jeans et un blouson en cuir, tandis que la femme séductrice troque ses vêtements du 19e siècle contre une tenue des années 1950, et ainsi de suite...

La soprano russe **Inna Demenkova** semblait avoir été vraiment surprise par la chaleur de l'accueil du public de Glyndebourne. Elle n'aurait pourtant pas dû l'être, car elle interprète le rôle de Fiorilla avec non seulement beaucoup de charme, mais aussi beaucoup d'à-propos dans les exigences vocales de Rossini, avec en plus un jeu scénique particulièrement séduisant. Cela est également vrai pour son mari, Don Geronio, interprété par le baryton italien **Fabio Capitanucci**, ainsi que pour le séduisant, superbement timbré et magnifiquement vocalisant, Selim chanté ici par la basse écossaise **Michael Mofidian**.

Ces trois chanteurs ne cessent de ravir le public tout au long de la soirée, surmontant par ailleurs avec aisance toutes les exigences dramatiques, y compris les chorégraphies complexes. On a également droit aux moments de chants pétillants dus à **Grace Durham** dans le rôle de Zaïda, personnage terre-à-terre et en quête de l'affections du séduisant Turc. Sa scène avec la boule de cristal, par exemple, et le « combat de chats » avec Fiorilla et Zaida, sont ainsi pleines d'esprit et très amusantes. Enfin, le rôle de l'amoureux atypique est joué par un jeune homme, Don Narciso, interprété avec ferveur par le tenorino argentin **Agustín Gómez**.

En fosse, la cheffe d'orchestre **Olivia Clarke** maintient un rythme éclatant tout au long de la partition vive de Rossini, imprégnée de nombreuses influences mozartiennes. Tout cela est traité avec tant d'humour qu'il n'y a guère de risque que des stéréotypes raciaux ou culturels puissent venir offenser qui que ce soit. C'est avant tout une comédie sur les rapports entre les sexes, mettant en scène divers archétypes masculins et féminins. Du moins, c'est ainsi que l'on pourrait le justifier !

Critique, festival. Festival (d'automne) de Glyndebourne, Glyndebourne Opera House, le 12 octobre 2024. ROSSINI : Il Turco in Italia. I. Demenkova, R. Ramgobin, A. Gomez, M. Mofidian... Mariame Clément / Olivia Clarke. Photos © Tristram Kenton.

VIDEO : Trailer de « Il Turco in Italia » de Rossini selon Mariame Clément au Festival de Glyndebourne

CRITIQUE, festival. 45e FESTIVAL D'AMBRONAY, Abbatale d'Ambronay, le 5 octobre 2024. « Les 4 Saisons » de B. Marcello (à 14h30), Ensemble L'Assemblée (Marie van Rhijn, direction) / « Passacalle de la Folie »

(à 21h) / Ensemble
L'Arpeggiata, Philippe
Jaroussky, Cristina Pluhar
(direction).

Au lendemain d'un concert mettant en exergue les
Cantates pour Alto de J. S. Bach (avec le jeune
contre-ténor Paul Figuiet et Les Talens lyriques,
dirigés par leur chef Christophe Rousset), le
Festival d'Ambronay permettait à son public de
découvrir un rare oratorio de **Benedetto Marcello**
(1686-1739) faisant dialoguer Les **Quatre saisons**.
L'œuvre est atypique à plus d'un titre, et quasi
inconnue en France, en dépit d'un enregistrement
épuisé de 2015 (ensemble Lorenzo da Ponte, label
Fra Bernado).



Crédit photographique © Bertrand Pichène

En 1731, *Il pianto e il riso delle quattro stagioni* (« Pleurs et rires des quatre saisons ») est un oratorio vulgaire (en langue italienne) dont le livret est attribué à **Giulio Vitteleschi**. Les allégories des frères et sœurs saisons, personnifiées par une voix soliste, convoquent les éléments – Air, Ciel, Terre, Mer – autour de la défunte Marie dans une cosmogonie où les plantes, vents et *affetti* (déploration, colère, allégresse lors de l'Assomption de Marie) s'entrecroisent. Par ailleurs, la rhétorique baroque (le compositeur était aussi avocat !) scelle ces composantes sous le sceau d'une musique en perpétuelle invention. Le dynamisme, insufflé dès la *Sinfonia* d'ouverture se ramifie : liberté du récitatif (dont celui *accompagnato*), nervosité rythmique des ritournelles introduisant l'*aria da capo*, variété des *tempi* et des métriques. Tout rend compte d'un espace-temps en

mouvement, quitte à inclure quelques figuralismes en rebond des vers chantés. Ainsi, les cordes « rient » avec la *Primavera* (« *Ridi, su ridi ingrato* »), l'*Estate* mène une gigue pour figurer « *Il contento e il dolore* » (consentement et douleur) et l'*Inverno* fait crépiter la glace (« *Ghiacci terni* »).

Du côté des interprètes, l'exubérance du compositeur vénitien, formé par F. Gasparini, bénéficie du dynamisme de **L'Assemblée**, ensemble fougueusement dirigé par **Marie van Rhijn** depuis le banc de l'orgue-clavecin. Huit excellents instrumentistes, au jeu réactif et virtuose, entourent les quatre chanteurs solistes, également requis pour de rares chœurs (ce concert restitue une exécution partielle de cet immense oratorio). La rivalité ou la réconciliation des sœurs Saisons s'expriment par leurs airs interposés au fil de chacune des deux parties de l'oratorio. La soprano **Camille Poul** (l'Été) brille par son timbre riche en harmoniques et sa projection (quelques soucis avec la langue italienne) tandis que le ténor **Cyril Auvity** (Automne), pleinement investi, séduit par la souplesse du legato. Moins aguerris, la mezzo-soprano **Marielou Jacquard** (le Printemps) et le jeune baryton basse **Thierry Cartier** (l'Hiver) incarnent plus timidement leur rôle. Les rares ponctuations chorales sont soit percutantes (« *E viva e viva* »), soit d'une apesanteur angélique pour célébrer l'Immaculée Conception. Le public de l'abbatiale fait une ovation à cet oratorio, ressuscité par **L'Assemblée**, nouvel ensemble promu par le Centre culturel de rencontre d'Ambronay.



Crédit photographique © Bertrand Pichène

Quelques heures plus tard, toujours dans l'Abbatiale d'Ambronay, résonnait un autre concert : « ***Passacalle de la Follie*** » avec **Philippe Jaroussky**, et l'ensemble **L'Arpeggiata** dirigée par **Christina Pluhar** – après avoir sorti un album homonyme. Le parcours du baroque européen au début du XVII^e siècle est savamment distillé par le contre-ténor et la cheffe Christina Pluhar dont la complicité est scellée depuis 20 ans ! Du baroque italien et français aux variations jazzy : une même virtuosité *Airs de cour*, *Madrigaux* et *Danses* forment le creuset du récital consacré à un XVII^e siècle plutôt méconnu, hormis des auditeurs ayant acquis l'album des artistes, [paru en 2023](#). La thématique amoureuse relie les goûts italien, français et anglais pour les pièces vocales, tandis qu'un principe d'écriture cher au baroque (*basso ostinato*) rassemble les pièces instrumentales : *passacaille*, *ciacona*, *passamezzo*.

A l'écoute, les différences entre les traditions musicales s'estompent. Elles paraissent plus le fait d'une sensibilité créatrice, ou bien d'une poésie, que celui d'un style délimitant la sphère italienne de celle française, réputée « raisonnée » à l'époque de Descartes. Or, si Luigi Rossi, actif à Naples et à Rome, fut invité à la cour de France par le cardinal Mazarin, si l'occitan Estienne Moulinié fut contaminé par l'influence italienne, le ballet de cour accueillait, de son côté, des airs dans la langue de Cervantès. Du premier (Rossi), la saynète italienne « *Dormite begl'occhi* » (*Dormez, beaux yeux*) devient l'occasion d'improvisations fantasques des instrumentistes : du baroque au jazz, avec clins d'œil (*La Marche turque*, *La panthère rose*) glissés par le facétieux cornet à bouquin. Du second (Moulinié), le Concert des différents oiseaux déroule un émouvant *cantabile*. Les ornements chanté y déploient la nature de leurs « *voix plus divines qu'humaines ; Qui tiennent les soucis charmés* » : une véritable métaphore du langage musical. Quant à la langue espagnole, acclimatée par Henry de Bailly dans "*Yo Soy la Locura*", son hispanisme est appuyé par les percussions avec humour.

Du côté des poèmes, les émois de bergers et bergères forment un ensemble français diversifié grâce aux compositions de Michel Lambert et de Pierre Guédron. Quant aux passions exprimées par les madrigaux et extraits d'opéra italien, elles génèrent une expressivité tourmentée, voire pathétique (« *Lasciate Averno* » de Luigi Rossi) que l'*instrumentarium* de **L'Arpeggiata** fait miroiter. Les musiciens de cet octuor sont excellents sous la houlette de **Christina Pluhar**, au théorbe. Signalons la virtuosité du cornet à bouquin (**Doron Sherwin**), du luthiste et guitariste (**Miguel Rincon**) et les improvisations du claveciniste (**Dani Espasa**). Quant aux danses instrumentales de Lorenzo Allegri et de Cazzati, elles accueillent l'exubérance de chorus, à l'instar d'une formation jazz.

Le talent scénique acquis sur les scènes d'opéra et le charisme de **Philippe Jaroussky** sont de puissants atouts, en sus d'un timbre de contre-ténor toujours clair de contre-ténor, l'élégance de la prosodie, la finition de chaque pièce (résonance filée). Quant à la souplesse vocalique, elle fait briller l'unique pièce de Henry Purcell (« *Music for a while* ») qui célèbre opportunément la puissance réparatrice de la musique en final. Ces atouts s'appuient sur la complicité de chaque instrumentiste de L'Arpeggiata. En effet, les virtuoses tissent de subtils enchaînements entre les pièces. Le tout construit peu à peu une architecture musicale qui tient le public en émoi durant 90 minutes. Sous les acclamations du public, les deux *bis* sont l'occasion d'intégrer au *Grand Siècle* deux chansons iconiques de notre temps. Avec le même raffinement qu'un air de cour, *Besame mucho* (Consuelo Velazquez), chanté en tandem vocal avec la gambiste Lixiana Fernandez, puis *Déshabillez-moi* (Juliette Greco) enflamment l'auditoire.

Ce concert est à retrouver sur [France.tv/Culturebox](https://www.france.tv/culturebox/).

CRITIQUE, festival. 45ème Festival d'Ambronay, Abbaziale d'Ambronay, le 5 octobre 2024. MARCELLO : « Les 4 Saisons » (à 14h30), Ensemble L'Assemblée (Marie van Rhijn, direction) / « Passacalle de la Folle » (à 21h) / Ensemble L'Arpeggiata, Philippe Jaroussky, Cristina Pluhar (direction). Photos © Bertrand Pichène.

**CRITIQUE, festival. 45e
Festival d'Ambronay,
Abbatiale d'Ambronay, le 4
octobre 2024. BACH :
Cantates. Paul Figuié
(contre-ténor), Les Talens
Lyriques, Christophe Rousset
(direction).**

Octobre, les feuilles tombent comme les températures, mais la récolte au Festival d'Ambronay (dans le Bugey) est toujours fructueuse et la chaleur du public... intacte ! Avec la thématique « *la voix est libre* », [cette 45e édition](#) fait la part belle à la voix humaine que compositeurs et poètes ont cultivée sous tant de facettes. De la voix soliste (Philippe Jaroussky, Lea Desandre, Adèle Charvet, Paul Figuié...) au grand chœur (Cappella Mediterranea, Spirito), en passant par le madrigal (Les Cris de Paris, La Néréide...), la cantate (Les Arts Florissants, Les Argonautes) et l'opéra (*Alcina*), la programmation l'explore dans tous ses éclats.



Crédit photo © Bertrand Pichène

L'engouement pour la voix de contre-ténor et la thématique de cette 45e édition – « *La voix est libre* » – suscitent ce programme (en ce 4 octobre 2024, quatrième et dernier week-end du festival) consacré aux airs pour voix d'alto dans les ***Cantates*** de J. S. Bach. Ainsi, **Christophe Rousset**, à la direction de ses **Talens Lyriques**, conçoit une sélection de *sinfonie* et d'*arie* de la période du Kantor de Leipzig (1723-1728), en complicité avec le jeune contre-ténor français **Paul Figuier**. Il s'agit de valoriser l'affect associé à cette couleur et ce registre. Selon les notes d'intention produites par le chef, « *la voix de l'alto reflète toute l'ambiguïté de cette figure divine, à la fois rassurante et impressionnante, mais aussi celle de l'humanité, entre amour et souffrance.* »

Une première partie explore la nature contemplative (« *Was mein Herz von dir begehrt* » BWV 108) ou le sommeil éternel de

l'humain (« *Ach schläfrige Seele !* » BWV 115), avant la sublime cantilène de hautbois de la cantate « *Ich hatte viel Bekümmernis* » (BWV 21). L'instrumentiste **Gilles Vanssons** (hautbois solo) la déploie dans toute sa liberté mélodique.

La seconde partie s'extrait de l'intériorité par deux arias joyeuses, dont celle « *Gott hat alles wohlgemacht* » (« *Tout ce que Dieu a fait est bien fait* », BWV 35). Sa ritournelle enjouée à l'orgue (tenu par C. Rousset) prélude aux vocalisations que Paul Figuié fait valoir avec souplesse, après avoir conduit d'amples phrasés dans la partie initiale. On peut toutefois regretter que la tessiture grave sonne faiblement, contrairement à la plénitude du médium, et que son engagement dans le domaine religieux soit moins convaincant que dans ses nombreuses prestations lyriques saluées par la critique, à l'instar de [son iconoclaste incarnation d'Achille dans l'*Orfeo* de Sartorio](#), à Montpellier en 2023.

Autant le répertoire baroque et classique français distingue les Talens Lyriques au sein de la planète baroque, autant l'introspection des cantates allemandes convainc beaucoup moins. L'uniformité des *tempi* et du *continuo*, le peu de variation de l'articulation et de l'ornementation (*da capo*) génèrent une certaine monotonie. Contrairement à la dramaturgie d'une cantate entière de Bach – architecture de récitatifs, airs, duos et chœurs -, le montage de cette sélection procure une certaine lassitude. Elle ne se dissipe pas dans l'aria bissée « *Wie Furchtsam wankte meine Schritte* » (« *Que mes pas étaient chancelants* », BWV 33).

En revanche, la place particulière qu'occupe la voix d'alto dans l'œuvre de Bach est magnifiée par le partenariat avec le hautbois d'amour (cantates 197, 115), au timbre grave et rond. Dans l'acoustique de l'**Abbatiale d'Ambronay**, leur dialogue musical approfondit la valeur spirituelle du message luthérien pour les uns, l'apaisement et l'allègement pour les autres. Ce qui conduit l'auditoire à acclamer les artistes aux saluts !

CRITIQUE, festival. 45ème Festival d'Ambronay, Abbaziale d'Ambronay, le 4 octobre 2024. BACH : Cantates. Paul Figuiet (contre-ténor), Les Talens Lyriques, Christophe Rousset (direction). Photos © Bertrand Pichène.

VIDÉO : Paul Figuiet l'air « *In darkness, let me dwell* » de John Dowland

CRITIQUE, festival. 4ème Festival International de Musique de BRAGANCE, Théâtre municipal, le 1er octobre 2024. Ana Samuil (soprano), Tatiana Samouil (violon), Matthias Samuil (piano).

La 4ème édition du Festival International de Musique de Bragance a débuté le 1er octobre (et se

poursuit jusqu'au 12), dans la ville d'art et d'histoire de Bragança (Bragança en portugais), cité patrimoniale exceptionnelle dans le nord-est du Portugal, tout proche de la frontière espagnole. Sous la direction artistique de Filipe Pinto-Ribeiro, le pianiste portugais a toujours autant à cœur d'associer de superbes lieux historiques à des programmes musicaux de haute qualité. De grands solistes et ensembles instrumentaux vont ainsi s'y succéder (soulignant l'ampleur internationale de l'événement) – comme le violoncelliste Victor Julien-Laferrière (qui viendra également comme chef d'orchestre avec son fameux Orchestre Consuelo), l'Ensemble DSCH Shostakovich, I solisti Veneti dirigé par son chef Giuliano Carella (en clôture du festival, le 12)...



Le concert d'ouverture du 1er octobre mettait sous les projecteurs la "sororie" Samuil : Anna au chant, et sa soeur Tatiana au violon... tandis que le mari de la première, Matthias Samuil, était au piano. Les deux femmes ont enregistré ensemble un CD sous le Label Cyprès, en 2021, dans lequel les deux artistes proposaient un programme très varié (allant de Bach à Richard Strauss...), pour orchestre de chambre, soprano et violon. C'est quasi ce même programme qu'elles viennent interpréter, ici à Bragance, à ceci près que c'est le berlinois Matthias Samuil qui les accompagne au piano, en lieu et place de l'Orchestre de Chambre de Wallonie sur l'enregistrement discographique.

La soirée débute par l'air de Susanna *"Deh, vieni non tardar"*, extrait des *Noces de Figaro* de Mozart. Ce n'est peut-être pas un choix judicieux (il n'apparaît d'ailleurs pas sur le CD...), pour la grande voix lyrique de Mme Samuil, et l'air de la Comtesse aurait paru plus adapté, surtout que ce genre de tessiture met toujours du temps à "se chauffer". Le registre grave requis par le bouleversant *"Erbarme dich"* (tiré de la *Passion selon St Matthieu* de Bach) la met ainsi plus en valeur, surtout porté par le violon douloureux de sa sœur et le piano attentif de son mari. Le pianiste reste seul pour les *Lieder* de Richard Strauss qui suivent (*"Allerseele"* Op. 10 No. 8, *"Cäcilie!"* Op. 27 No. 2 et *"Morgen!"* Op. 27 No. 4), dans lesquels la soprano russe fait face au contrôle périlleux du souffle qu'ils exigent. Puis c'est un moment de pause pour la chanteuse, et Matthias et Tatiana délivrent une superbe *"Introduction et Rondo Capriccioso"* de Camille Saint-Saëns, emmenée avec détermination par la soliste, sans partition, et un pianiste en totale osmose.

Nous ne ferons pas toute la liste des oeuvres jouées, mais citons néanmoins l'air de Francesco Cilea, extrait de son

opéra *Adriana Lecouvreur* : “*Io son l’umile ancella*”, qui convient à la voix d’Anna Samuil. Elle y apporte une technique impeccable, des *pianissimi* enjôleurs, et des *messe di voce* – de même que le sens des tourments et le vague à l’âme requis par cette *aria*. Citons également, parce qu’intéressants – et somme toute assez rares au concert -, les “*Airs bohémiens*” (1878) de Pablo de Sarasate (pour piano et violon), délivrés de manière hautement poétique par la violoniste qui parvient notamment à faire ressortir, sans jamais larmoyer, le caractère expressif de la première partie. Et la soirée se termine par l’air de concert “*Infelice*” op. 94 de Felix Mendelssohn. Dès les premières mesures, Anna Samuil y met beaucoup d’expressivité ; dans le récitatif d’ouverture, qui raconte la douleur de l’abandon, tout le corps de la chanteuse semble trembler de concert, l’artiste vivant ce qu’elle chante avec une intensité de chaque instant. On ressent du bonheur à entendre une cantatrice aussi authentiquement honnête, et on se laisse aller au charme de l’interprétation, jusqu’au questionnement final où, dans les ultimes notes de son “*Queste son le speranze et l’ore liete*”, la chanteuse lance un aigu si déchirant que l’on se sent subitement submergé par une grande émotion. L’espace d’une courte minute, la communion d’une musique, d’un violon, et d’une voix jaillissent dans un moment d’intense grâce artistique. Le public – venu en nombre pour une salle comble – ne s’y trompe pas, et fait une *standing ovation* aux trois artistes, qui les remercie avec avec un *bis* inattendu... le « *Besame mucho* » de la pianiste mexicaine Consuelo Velazquez !

Le Festival International de Musique de Bragança est loin d’être fini, et ce soir 5 octobre (au Théâtre Municipal), c’est le français **Victor Julien-Lafferrière** qui se produit dans la cité médiévale portugaise avec son **Orchestre Consuelo** pour une interprétation des *Symphonies N°6 et 8* de Ludwig van Beethoven. Il se produira ensuite, comme violoncelliste, aux côtés de **Filipe Pinto-Ribeiro** (au piano), dans des oeuvres de Beethoven et Chostakovitch, le 8 (à 21h, Eglise Santa Maria).

A ne pas manquer non plus, le **concert de clôture** du 12 octobre qui affichera le célèbre ensemble baroque "**I Solisti veneti**", dirigé par **Giuliano Carella**, dans leur répertoire de prédilection... Antonio Vivaldi bien sûr !

CRITIQUE, festival. 4ème Festival International de BRAGANCE, Théâtre municipal, le 1er octobre 2024. Ana Samuil (soprano), Tatiana Samouil (violon), Matthias Samuil (piano). Photos © Andreia Carvalho.

CRITIQUE, festival. 36ème Festival de quatuors à cordes en Pays de Fayence, Eglise de CALLIANS (Var), le 26 sept 2024. J. HAYDN / R. SCHUMANN. Quatuor Hagen.

Pour sa trente-sixième édition, le **Festival de Quatuors à Cordes en pays de Fayence**, dans le Var, nous a offert l'un des plus beaux concerts qu'on y ait entendus : celui du **Quatuor Hagen**.



Le Quatuor Hagen © IppertiC

Lorsque l'automne commence à dorer les forêts et les vignobles du Haut-Var, il faut venir profiter dans cette région du plaisir de ce qu'on appelle le « tourisme d'arrière saison ». Le Haut-Var a un charme particulier. Rien à voir avec le Var turbulent du littoral qui explose à Saint-Tropez en frasques tumultueuses ! Ici, la douceur remplace l'esbroufe, l'authenticité se substitue au clinquant. Les sommets des collines sont coiffés par une série de villages qu'on appelle « villages perchés », dont certaines ruelles pittoresques remontent au Moyen-Age. C'est dans ces villages situés autour de la commune de Fayence qu'un amateur fou de quatuors à cordes, **Daniel Bizien**, créa il y a trente-six ans un festival consacré à ce genre musical. Ce fut, en la matière, pendant plus de deux décennies, l'un des plus grands festivals en Europe. Puis, avec les années, la patience et les budgets des élus villageois se sont érodés. Le festival menaçait

disparition. Il a fallu tout le talent et le pouvoir de conviction d'un de nos vaillants violoncellistes français, **Frédéric Audibert**, pour sauver cette manifestation.

Même s'il a été réduit à un *week-end* cette année, le festival existe encore. On s'en réjouit. Et de quelle façon ! Nous y avons applaudi, à l'**Eglise de Callians**, l'un des meilleurs concerts qu'on y ait jamais entendus (et pourtant, il y en a eu de splendides!), celui du **Quatuor Hagen**. Oui, Frédéric Audibert a obtenu la présence des Hagen ! Il y a mis cinq ans pour y parvenir – et il y est arrivé. Inutile de dire que, ce soir-là, le village a été pris d'assaut par des mélomanes de toute la région. Il a fallu garer sa voiture à des kilomètres et finir à pied dans la nuit ! Mais on ne le regretta pas.

Les Hagen jouèrent deux *Quatuors* de **Josef Haydn** et le premier *Quatuor* de **Robert Schumann**. Ce ne sont pas quatre instruments qu'on entendit mais un seul : la cohésion de cet ensemble est quelque chose d'admirable. Souvent, quand un quatuor s'élance dans des traits virtuoses ou des grands *crescendi* on entend quatre instruments partir à l'assaut : ici c'était un seul réparti sous quatre archets. Et avec cela une sonorité de velours, une sorte de fondu et de douceur qui demeuraient dans les passages les plus énergiques. Ah cette grâce délicate dans les phrasés de Haydn... et ces emportements maîtrisés dans les élans schumanniens ! Les Hagen nous donnèrent une sorte d'idée de la perfection musicale. Et il fallait venir dans un village perché du Haut Var pour profiter de cela.

Saison après saison, ces dernières années, l'existence de ce festival est remise en question. Que les élus et responsables varois sachent préserver ce véritable joyau !

CRITIQUE, festival. 36ème Festival de quatuors à cordes en Pays de Fayence, Eglise de CALLIANS (Var), le 26 sept 2024.

CRITIQUE, festival. Festival de Royaumont, Abbaye de Royaumont, les 14 & 15 septembre 2024. Alain Planés, Stéphane Degout, Philippe Herreweghe, Orchestre des Champs-Élysées, Vincent Dumestre, Le Poème Harmonique...

C'est rien moins que son **60ème anniversaire** que le **Festival de Royaumont** fête en ce moment (depuis le 7 septembre et jusqu'au 6 octobre 2024). Le week-end musical des 14 & 15 septembre, sis dans la somptueuse **Abbaye Royale de Royaumont** commence avec un concert-promenade dans les magnifiques espaces du lieu. Très pertinemment intitulé « *Airs de cour aux marches du palais* », le concert est le fruit d'une formation musicale avec le chef

d'orchestre **Vincent Dumestre**, pour qui l'abbaye est une deuxième maison.



La déambulation en musique commence dans les vestiges de l'église abbatiale, avec la soprano **Jeanne Bernier** accompagnée d'un quatuor de violes de gambes. Elle interprète des airs de cour du 17^e siècle avec beaucoup d'émotion et d'expressivité, « mélismatique » à souhait. L'intermède purement instrumental par **Juliette Guichard, Maylis Moreau, Mireia Penalver** et **Lukas Schneider** aux violes est un agrément sympathique et rythmique. Nous avons ensuite le formidable privilège de nous aventurer aux marches du palais abbatial adjacent, logis élégant d'inspiration italienne du dernier abbé de Royaumont, signé Louis Le Masson et achevé en 1789, mais qui n'appartient pas à la Fondation Royaumont. Ici, place au luth de **Yuli Bayeul** et

un merveilleux trio de chanteurs composé de l'alto **Ariane Le Fournis**, le baryton **Imanol Iraola** et le jeune ténor Cyril Escoffier, remplaçant au pied levé son collègue programmé, mais annoncé souffrant. Un moment fort de théâtre musical a lieu dans les marches du palais au moment de l'air en espagnol pour trois voix d'**Étienne Moulinié** « *Ojos* », excellemment chanté et interprété par tous les artistes. Le plaisir qu'ils ont à jouer ensemble est évident ; ils incarnent parfaitement l'harmonie heureuse et chaleureuse, voire humoristique de l'air qu'ils campent avec panache et brio. Le style vocal est impeccable et fort remarquable du début à la fin. L'interprétation de l'alto Ariane Le Fournis est une révélation, tout simplement. La manifestation se termine à l'intérieur de l'abbaye, dans le très beau réfectoire des convers, où **Matthieu Franchin** au clavecin rejoint les autres, pour une fin en toute beauté, vivace et dynamique à souhait : l'air *À la fin de cette bergère* d'**Antoine Boësset**. Mention très spéciale du *Ballet des fées* purement instrumental du même compositeur, glorieusement interprété par tous les instrumentistes.



Les fêtes baroques continuent et se terminent la nuit dans le merveilleux réfectoire des moines avec un concert-pastiche inédit par le chœur et l'orchestre du **Poème Harmonique** dirigé par son chef **Vincent Dumestre**, avec un superbe quintette de chanteurs solistes

composé de la soprano **Ana Quintans**, la mezzo **Isabelle Druet**, le décoiffant haute-contre **David Tricou**, le ténor **Serge Goubioud** ainsi que le baryton **Viktor Snapovalov**. Intitulé « Les noces royales de Louis XIV », le programme s'inspire de la célèbre année nuptiale de Louis XIV et de l'infante Marie-Thérèse, fille du roi d'Espagne. Une réussite fantastique dès l'étonnante entrée des trompettes qui ouvre le concert,

jusqu'au ballet des nations et réjouissances après les entrées et le mariage ! Les compositions de **Lully** et **Cavalli** sont à l'honneur, mais accompagnées de découvertes musicales tout à fait impressionnantes, telles que « *L'Hymne O filii e filiae* » de **Jean Veillot**, le sorte de mélodrame avant son temps d'André de Rosiers « *Après une si longue guerre* », délicieusement joué par le ténor et le baryton accompagnés des vents, et le morceau de résistance qui clôt le concert : « *Dos zagalas venian* » de **Juan Hidalgo**. Nous avons l'honneur d'avoir deux bis à la fin du concert, un très beau « *Agnus dei* » de **Charpentier**, et l'incroyable « *La chacona* » de **Juan Arañes**.



Le dimanche commence tôt avec un récital bouleversant de beauté par le baryton **Stéphane Degout** et le pianiste **Alain Planès**, dans l'impressionnante salle des charpentes de

l'abbaye. « *Rêvons, c'est l'heure* » met à l'honneur les plus belles **Mélodies** et **Lieder** de **Fauré**, **Brahms** et **Schumann**. La qualité poétique des textes de Verlaine, Gautier et Heiner, entre autres, a inspiré des plus belles mélodies du 19^e siècle, et ces merveilleuses compositions inspirent visiblement le baryton qui les interprète avec soin et émotion. Comme d'habitude, le si bel instrument de Stéphane Degout, riche de qualités comme son timbre velouté et sa projection dynamique et nuancée, se marie admirablement avec son art inégalé de la prosodie et son indéniable talent d'acteur... Plus de 25 **Mélodies** où s'exprime magistralement un grand éventail de sentiments romantiques, parfois lumineux, parfois dramatiques, tourmentés souvent ! Dans « *Le secret* » de Fauré la symbiose entre la voix et le piano est particulièrement saisissante, ainsi que dans les très belles et célèbres « *Au bord de l'eau* » et « *Après un rêve* » du même compositeur. Les compositions allemandes donnent au pianiste Alain Planès l'occasion d'exprimer davantage les richesses et complexités de l'instrument, et au baryton l'opportunité d'élargir la palette d'expression, avec par exemple l'étonnant « *Warte, warte wilder Schiffmann* » de Schumann, presque... martial ! Un récital inoubliable, tout simplement.

La journée romantique se termine avec la colossale version originale de la **Symphonie n°8** du compositeur wagnérien **Anton Bruckner**, interprétée par le fabuleux **Orchestre des Champs-Élysées** sous la direction du *maestro* **Philippe Herreweghe**. Dans une rencontre précédant le concert, le chef exprime son désir de « *jouer Bruckner comme du Schubert* », et tend à rassurer l'auditoire par rapport au niveau de décibels. C'est une remarque intéressante, non seulement parce que le talent de Bruckner se nourrit aux sources de la symphonie beethovénienne qu'il amplifie en y infusant un chromatisme carrément titanesque, mais aussi parce que l'adagio de la *symphonie* s'inspire directement de la célèbre *Fantaisie en ut majeur* de Schubert. Très joué outre-Rhin, où l'*opus* brucknérien a toujours été populaire, notamment en ce qui concerne la

musique religieuse (c'est un organiste et fervent croyant du catholicisme), son œuvre purement symphonique a un côté grandiose, éclatant, puissant, avec un usage habile de la répétition et des développements immenses... L'aspect monumental est là dès le premier mouvement, et nous sommes agréablement surpris par le son plutôt transparent. Le deuxième mouvement est le *Scherzo* le plus long de toutes ses symphonies, et un moment musical très fort, pompier, *ma non troppo*, où les cuivres, les vents et les cordes sont habités de la musique qu'ils interprètent parfaitement. Au troisième mouvement, lent, nous pouvons constater davantage ce que cela fait de jouer Bruckner comme du Schubert. C'est un moment diaphane, éthéré, mystique presque, mais libre du fardeau du pathos plutôt typique en concert et aux enregistrements. Le dernier mouvement est une sorte de pastiche savant, *ma non tanto*, qui évolue progressivement vers une fin solennelle mais surtout fière et exaltée... Un tour de force !

CRITIQUE, festival. Festival de Royaumont, Abbaye de Royaumont, les 14 & 15 septembre 2024. Alain Planés, Stéphane Degout, Philippe Herreweghe, Orchestre des Champs-Élysées, Vincent Dumestre, Le Poème Harmonique...